



Réception de Jean-Luc Outers

DISCOURS DE JACQUES DE DECKER
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 31 MAI 2014

Première épreuve, mon cher Jean-Luc, au moment d'entamer ces mots de bienvenue : la question du pronom. Majestatif comme il est d'usage (j'ai souri lorsque j'ai vu, imprimé sur le carton qui convie à cette séance, que j'avais au demeurant souhaité comme tel, que nous allions l'un et l'autre nous comporter en « messieurs ») ou familier comme un déjà long compagnonnage devrait nous y porter ? Et puis, une revisitation de l'œuvre de Jean-Luc Outers m'a en quelque sorte confirmé dans le respect des formes et du rituel. Car elle parle beaucoup, cette œuvre, de l'arc électrique entre les apparences convenues et les insaisissables réalités. Les apparences, en l'occurrence, s'illustrent par notre présence côte à côte à cette tribune éminemment inscrite dans les traditions et programmée par des codes. La réalité, c'est que ce qui nous lie est infiniment plus simple et plus spontané mais, en définitive, ne concerne que nous.

Il est difficile, cependant, parlant de vous — le mot est lâché — d'échapper à l'intime. Parce que votre œuvre gravite autour de cette question. En est-il une qui soit plus urgente ? Appelons-la l'humaine condition. Dans un autre ordre, l'expression renvoie à André Malraux, lui aussi écrivain qui eut à s'accommoder d'un ministère de la culture — qu'au demeurant, soit dit en passant, il dirigeait, ce qui ne devait pas nécessairement lui faciliter les choses. Cette *Condition humaine*, on excusera le néerlandiste que je suis de rappeler qu'elle est dédiée à un écrivain hollandais, Menno Ter Braak, qui d'ailleurs traduisit le roman dans sa langue sous le titre *Het menselijk tekort*. Or, « tekort », si l'on consulte le dictionnaire, correspond aussi au terme français « handicap ». Je ne prendrais pas de grand

risque si je m'aventurais à dire que vos livres nous entretiennent du « handicap humain ».

« Handicap » est un mot qui vous est familier, vous qui êtes un passionné de sport. Vous en pratiquez plusieurs, vous êtes connaisseur érudit de diverses disciplines, et je vois dans cette dilection un correctif au désordre du monde. Ah, si la société des hommes pouvait se comporter comme les footballeurs sur le terrain, où les meilleurs gagnent, où les arbitres sont dans l'ensemble respectés, où l'on se conforme aux horaires, où l'on programme les événements des mois, voire des années à l'avance, comme les semaines qui s'en viennent nous en fournissent la preuve !

Cette introduction pourrait faire penser que, venant à l'écriture, mouvement que vous rendez public au-delà de la trentaine, vous alliez vous en servir sur le registre de la plainte. Ce serait ne pas admettre que nos temps, du moins tels que les créateurs d'aujourd'hui en rendent compte, ne s'accommodent plus de la désolation. Il y aurait trop de nécessaires, et de circonstances pour y avoir recours. Vous vous inscrivez parfaitement dans ce moment de la sensibilité qui est le nôtre, où une phrase a fait florès, que l'on a attribué à d'innombrables auteurs avant que le cher Dominique Noguez n'en précise l'exact auteur, un homme de cinéma qu'en grand cinéphile vous appréciez sûrement. Il semble, à en croire Noguez, que Chris Marker soit l'auteur de la définition de l'humour comme une « politesse du désespoir ». C'est en tout cas ce qui transpire de votre premier livre, *L'Ordre du jour*, qui paraît en 1987.

Ce roman inaugural, paru chez Gallimard, vous vaut un supplément d'estime de la part de votre père, dont il sera question tout à l'heure, qui vous fait l'honneur réservé à votre sœur jusque-là, de mettre votre photo bien en vue sur son bureau. Rendant compte du livre dans *Le Soir*, je vous situe dans la ligne de Jacques Sternberg, auteur de *L'Employé*, et signale, pardonnez-moi de me citer, que vous donnez un livre « aussi lucide, aussi drôle, aussi vertigineux sur la condition de cadre moyen dans un service public dont la raison d'être, pour être évidente aux yeux du législateur, n'en apparaît pas moins insensée au commun des mortels ». Dans une postface à l'édition en format de poche du livre, Raoul Vaneigem montrera la dimension devenue universelle des fonctionnements dénoncés : « Jadis circonscrit aux ministères, aux bureaux, aux administrations, le mode de

classement des hommes et des femmes selon un ordre désincarné, tout-puissant et inutile à la vie, s'est propagé à la planète entière après avoir sévi dans les pays de l'Est. »

Comment en êtes-vous venu à l'écriture ? Le plus attentif de vos lecteurs, puisqu'il a le privilège d'être le premier témoin de ce que vous écrivez, dès lors qu'il vous lit sur manuscrit, je veux parler de Jacques Dubois, répond à la question quand il parle de « double mimétisme ». La formule est compacte et séduisante. D'une part, votre enfance est marquée par les lectures que votre père, célébrant et défenseur de la langue française par excellence, faisait à sa maisonnée des praticiens du grand style (Chateaubriand, Bossuet, Retz, excusez du peu). Sa descendance n'en pensait pas moins, mais il vous en est resté quelque chose, du moins dans le registre du contrepied. D'autre part, appelé aux fonctions de responsable de la Promotion des Lettres, le commerce quotidien avec les littérateurs a peut-être contribué à votre désir de rejoindre leurs rangs. Ces hypothèses sont recevables, mais je les renverserais. Je dirais plutôt que ces deux expériences ont fonctionné comme des révélateurs. Vous êtes un écrivain, il s'agissait seulement que votre vocation émerge. Rendons donc grâce à ces deux circonstances, qui ont contribué à vous faire prendre conscience de votre nature profonde.

Pour ce qui est de l'ascendance, je la ferais remonter, au-delà de votre père, à votre grand-père, cet instituteur à qui vous avez si délicatement rendu hommage dans un texte paru dans *Le Carnet et les Instants*, publication qui vous doit beaucoup, sans pour autant réduire l'importance de Lucien Outers, homme d'État essentiel dans la prise de conscience par la francophonie belge que son statut dominant n'était pas intangible. Il en a vu les conséquences sur le sort de notre pays avec un essai qui a fait date, *Le Divorce belge*, paru aux éditions de Minit. Ici encore, il semble que la figure paternelle ait influé sur votre pensée et sur votre action, puisque cette perspective dessinée d'un divorce n'a pas pu être étrangère aux efforts que vous avez déployés dans le cadre littéraire pour réduire le fossé entre les composantes du couple Belgique, en multipliant les projets de contacts, voire de collaboration : la participation aux tournées de « Saint Amour », les liens que vous nouez avec des écrivains du Nord, notamment Kristien Hemmerechts, le soutien que vous apportez à des initiatives comme Passa Porta, ou, dans un sens

plus large du dialogue interculturel, l'enthousiasme avec lequel vous prenez part à la fondation, avec Françoise Wuilmart et Ali Serguini, du Collège des Traducteurs de Seneffe.

Mais revenons à *L'Ordre du jour*, avec lequel votre œuvre s'inaugure, et qui porte un de ces titres qui vous ressemblent, évidents et mystérieux, tirés de la parlerie la plus courante, et cependant chargés, par l'énergie de votre réflexion et votre verve narrative, d'un maximum de résonances. Quatre titres au moins sont de cette densité insoupçonnée : après *L'Ordre du jour* viendront *Corps de métier*, *Le Bureau de l'heure*, *La Compagnie des eaux*. Les expressions sont chaque fois tirées du vocabulaire de l'administratif et de l'institutionnel. C'est que leurs protagonistes y sont immergés, pour y vivre des expériences insolites, où arrivent à s'affirmer à chaque fois, malgré les mots d'ordre et les organigrammes, leurs personnalités originales, souvent subversives. On comprendra plus loin dans l'œuvre d'où ces non-alignés tirent leur irréductible singularité. Cette thématique s'est imposée à vous d'emblée, accompagnée de son mode d'expression. Il y va, dit toujours Jacques Dubois, « d'une forme d'écriture inséparable d'une manière d'être au monde ». Dès *L'Ordre du jour*, qui fut porté à l'écran par Michel Khleify, et *Corps de métier*, qui vous vaut le prix Rossel, on voit la gravité du propos et la pertinence de l'analyse aller de pair avec un humour qui vous est propre, qui sait arracher, en plein milieu d'une méditation philosophique, un rire inédit où la férocité le dispute à la tendresse.

Cette maîtrise, cet art poétique vont vous permettre de publier en 1995 un livre majeur, que je tiens pour l'un des plus beaux de notre littérature en cette fin de siècle, à savoir *La Place du mort*. On avait perçu la part autobiographique de vos premiers romans qui, sans tomber dans les dérives de l'écriture du moi qui fait tant de ravages, tiraient forcément leur substance d'expériences professionnelles réellement vécues. Mais de là à rendre compte d'une tragédie familiale et à la faire véritablement partager, il y avait une prise de risque énorme. Car il est de ces œuvres qui tiennent du quitte ou double, et celle-ci relève de cette catégorie. L'argument ? Il me rappelle un souvenir journalistique, datant du début des années nonante: j'assistais au premier Sommet de la Francophonie, qui avait lieu à Paris. Qu'apprenons-nous le jour de l'ouverture des travaux ? Que l'un des intervenants les plus attendus, le chef de la délégation belge, Lucien Outers, a été

victime d'une atteinte cérébrale qui l'a rendu à la fois mutique et hémiparétique. En tant que témoin, j'ai été, je m'en souviens précisément, foudroyé par cette nouvelle. Que le plus combattif et éloquent défenseur politique de la communauté et de la langue française dans son pays se trouve privé de l'objet même de son engagement m'apparaissait scandaleux, révoltant, innommable.

Mais vous êtes arrivé à la nommer, cette privation fatidique. Notre confrère Simon Leys, qui est un de vos lecteurs les plus empathiques, vous écrira son émotion face à ce récit dont il a vu la dimension métaphysique : « L'aphasie des hommes qui ont splendidement vécu par le verbe, comme le père du narrateur, est un " mystère " au sens religieux du mot : c'est-à-dire, pas une énigme qu'il faudrait débrouiller, mais bien une incompréhensible vérité qu'il faut contempler. » Dans le même ordre d'idées, j'ai conclu un article sur ce texte majeur en y voyant « une sorte de descente au tombeau au ralenti ».

Avec cette *Place du mort*, vous atteignez un premier palier dans votre œuvre. Vous avez trouvé un ton, un style, qui ont, au-delà de l'esthétique, une dimension éthique. Vous êtes parvenu, sans complaisance et sans pathos, à traiter le plus difficile des sujets qui vous a confronté à cette dimension à laquelle la littérature digne de ce nom se doit de se mesurer, à savoir le silence. C'est comme si vous aviez traversé le feu. Votre écriture s'est renforcée et définie en s'imposant ce défi. Et vos deux livres suivants, qui se feront quelque peu attendre, tireront leur force et leur singularité du franchissement de ce col, pour user d'une métaphore cycliste qui vous est familière. *La Compagnie des eaux* et *Le Bureau de l'heure* sont inséparables : ce sont deux fables philosophiques, mais dépourvues de toute gravité, malgré l'ampleur des questions soulevées. Vous y traitez de professions rares, voire improbables, qui font penser à ces « petits métiers oubliés » que Philippe Geluck déduit d'expressions toutes faites quand il dessine un poseur de lapins prenant la pose devant un atelier de lapins ou un perceur de neige activant son marteau-piqueur en haute montagne . Dans *La Compagnie...*, Maxime est préposé au calcul de la dette, hantise de nos structures politiques qui ont confié leur avenir aux machinations des banques, tandis que son frère Valère, au Musée des Sciences naturelles, est fasciné par les œufs d'iguanodons conservés par son institution. D'un côté le vide, de l'autre le plein. Maxime se console de son malencontreux sort par l'enfant qu'attend son épouse Eva. Mais cette grossesse,

forcément, ne peut que fasciner Valère. Aussi, en attendant la perte des eaux, se plaît-il à accompagner sa belle-sœur à la piscine, ce qui vous permet d'imaginer, pour l'enfant en gestation, un type de sport nautique inédit, celui de la natation au carré...

On ne peut imaginer, par rapport à *La Place du mort*, un contraste plus flagrant : après la célébration du deuil, la fête est faite à l'enfant. Et cet enfant, devenu si rare dans la littérature de nos jours, va prendre chez vous une place de plus en plus centrale. Un enfant est aussi en train de germer dans *Le Bureau de l'heure*. Célestin, allongé près de la femme qui le porte, a d'ailleurs cette réflexion touchante : « être étendu à côté de l'éternité vaut bien une petite insomnie ». Car *Le Bureau de l'heure* est, comme son nom l'indique, une recherche du temps perdu à sa manière. Célestin est d'ailleurs un proustien fanatique. Et l'occasion vous est donnée, en bien des détours de ce roman élégiaque, de glisser quelques réflexions sur le temps, sur son horizontalité et sa verticalité par exemple, qui en font un essai des plus pénétrants camouflé sous l'apparence d'un récit, élégant refus de toute prétention péremptoire qui vous définit tellement bien.

Si l'on suit ainsi le fil de votre œuvre, exercice trop rare de nos jours, où il semble que la critique soit devenue amnésique au point de ne plus situer un livre dans la continuité d'un projet, on constate qu'il est, dans votre cas, d'une rare continuité. Les deux romans dont il vient d'être question donnent l'impression, même s'ils sont envahis d'allusions personnelles, de se distancier de l'aspect que j'appellerais « confessionnel » de *La Place du mort*. Il y a, cela va sans dire, du Maxime, du Valère, du Célestin en vous, tous « funambules poétiques » selon l'heureuse formule de Jacques Dubois, une fois encore. Lorsqu'il m'a été donné d'apporter mon grain de sel lors du verre de l'amitié qui eut lieu le jour de votre admission à la retraite, de votre évasion de l'administration, j'avais d'ailleurs abondé dans ce sens, vous comparant à Fred Astaire...

Mais avec *Le Voyage de Luca*, vous vous confiez à nouveau plus directement. Et ce sera toujours le cas avec votre roman suivant, du reste. Le mouvement qui vous fait vous atteler à ces deux livres est à l'opposé de celui qui a présidé à l'évocation de votre père invalide. Par deux fois, vous vous penchez sur votre jeunesse. Et l'on découvre que vous êtes tout le contraire d'un enchaîné aux papiers

de ministère, pour parler comme Kafka à qui, mais cela demanderait de grands développements, vous êtes évidemment redevable.

Ce *Voyage de Luca* est ce que l'on pourrait appeler un « Roadnovel ». La référence à Jack Kerouac s'impose, dans la mesure où *Sur la Route* est certainement l'un des ouvrages-clés des années soixante et septante, en tant que manifeste de ce que l'on a appelé la contre-culture. Il est encore un peu tôt, probablement, pour mesurer les tenants et les aboutissants d'une mouvance qui apparaîtra peut-être un jour comme l'équivalent, et en même temps l'envers, pour la seconde après-guerre, de ce que furent les avant-gardes au lendemain de la première. Non pas un rejet global et agressif, mais l'affirmation de valeurs nouvelles de liberté, d'émancipation, de paix et de partage, bref d'une nouvelle forme de positivité, dans un esprit de contestation constructive.

Que nous conte ce *Voyage* ? Le périple d'un jeune couple flanqué d'un bébé qui entreprend de sillonner les États-Unis exerçant à l'époque une attraction qui nous paraît aujourd'hui pour le moins discutable : une sorte de terre promise à l'alternance, à l'utopie concrète, au pouvoir des fleurs. Encore une fois, il ne s'agit pas d'un reportage, ou d'un album de famille ; vous avez décidément l'art de vous confier sans consentir à la complaisance. Il s'agit, en fait, d'une forme d'éducation sentimentale à ciel ouvert. En scénariste aguerri que vous êtes, et cela se confirmera par la suite, vous émaillez cette odyssée de rebondissements divers, parfois tragi-comiques. À sa parution, j'ai situé ce livre très attachant dans ce que l'on a appelé au Japon le courant de la « génération morale », dont le premier représentant est Murakami. Jack Kerouac d'un côté, Akira Murakami de l'autre : et si vous participiez, vous aussi, à la « littérature-monde » ?

Avant de nous donner votre second roman d'éducation, vous faites un détour par la Belgique et ici aussi, votre démarche est originale. *Le Soir* ayant eu l'heureuse idée d'inviter des écrivains du Nord et du Sud du pays à entreprendre un dialogue, votre partenaire flamande Kristien Hemmerechts et vous vous sentez tellement en confiance que vous prolongez votre correspondance qui finira par donner lieu à un livre. Il paraîtra aux éditions de La Différence, accueilli par Colette Lambrichs, qui vient d'être couronnée de l'un de nos prix, et s'appellera *Lettres du plat pays*. On ne polémiquera pas sur le fait qu'à Paris le livre paraît en conservant le texte de Hemmerechts dans sa version originale traduite par Alain

Van Crugten alors qu'aucun éditeur néerlandophone ne relaiera l'opération (il y aurait de quoi, pourtant).

Cet ouvrage est très important. Il témoignera un jour du fait que les déchirements dans ce pays sont la conséquence d'une surdité réciproque qui est peut-être un train de se corriger de nos jours mais qui aurait fait moins de ravages si les politiques avaient davantage  ecout e les écrivains. Dot es tous les deux d'une sensibilité à fleur de peau, d'une lucidité imparable, d'un humour très fin surtout, vous nous faites la chronique effarée d'atermoiements pré-gouvernementaux dont on espère qu'ils nous seront  pargn es dans les semaines qui viennent.

Ces cinquante-deux lettres, toutes modestes et amicales qu'elles soient, n'ont pas constitu e, une fois rassemblées, un livre conjoncturel li es aux circonstances. Elles sont, d'abord, un bel échantillon d'amitié homme-femme, de complicité rendue possible par une commune passion pour la littérature, mais aussi un exemple de citoyenneté responsable. Vous ne pouvez ni l'un ni l'autre vous considérer comme dépourvus d'expérience politique, vous par filiation, Kristien Hemmerechts en tant que fille d'un grand journaliste flamand. Mais ce que vous échangez ne tient ni du « private joke » ni du propos d'initi es. Il s'agit d'un dialogue entre gens de bonne volonté, ni naïfs ni donneurs de leçons, plong es dans un pays complexe dont les égarements agacent, mais dont les défis stimulent. Ce livre qui se situe à la marge de vos œuvres réciproques gagnera, j'en suis sûr, en valeur avec le temps. Un autre écrivain du Nord du pays, le plus grand de son époque, Hugo Claus, vous fournira la matière d'un texte qui aurait lui aussi pu s'appeler *La Place du mort*. Il vous est inspir e par l'hommage rendu à sa dépouille au théatre d'Anvers. Claus, vous l'aviez c otoy e au cours d'une tournée de récitals littéraires. De voir ce concentr e de vie et de créativité expos e dans son cercueil vous a fait écrire un portrait posthume, une manière d'oraison d'autant plus émouvante qu'elle est illustrée de quelques-uns des derniers croquis fragiles que cet artiste exceptionnellement dou e avait encore pu tracer avant de choisir sa manière de quitter la vie.

Je parlais il y a un instant de votre autre roman initiatique. *De jour comme de nuit* est lui aussi, comme *Le Voyage de Luca*, un « Bildungsroman ». Comme chez Goethe, après le vagabondage vient l'apprentissage, après les « Wanderjahre », les « Lehrjahre ». Voici retrac es, tout en étant romanc es, vos premiers pas dans la vie

professionnelle. Juriste, vous n'empruntez pas les voies classiques de l'inscription au barreau ou de l'immersion en entreprise. Vous vous lancez, avec quelques camarades de promotion, dans un grand projet à risques: la fondation d'un atelier de réinsertion pour adolescents inadaptés au système, initiative spontanée nourrie de cette pensée dite alternative typique d'une époque idéaliste qui a l'air de s'éloigner de nous, en nos temps d'utilitarisme frénétique et de cynisme omniprésent, à la vitesse de la lumière.

Qu'on me pardonne ce détour par la méthode biographique, elle se justifie plus par mon souci, fût-il allusif, de retracer votre chemin de vie que par celui d'élucider ce beau roman, portrait d'une génération et d'un esprit du temps, éducation sentimentale aussi, où vous conciliez avec un art consommé le « ressenti », comme on dit aujourd'hui, d'une dimension tragique de l'existence. Le roman s'ouvre sur l'évocation d'un suicide, dont la menace plane sur l'ensemble du récit. Et, en même temps, avec une délicatesse amusée qui vous est propre, aucune occasion d'en rire plutôt que d'en pleurer n'est manquée. Si l'on devait vous chercher des cousinages, on les trouverait plus aisément dans le cinéma que dans la littérature d'aujourd'hui, même si la littérature belge actuelle, d'Amélie Nothomb à Alain Beerenboom, de Thomas Gunzig à Jean-Philippe Toussaint s'entend à user de tous les bémols et dièses qui permettent de combiner les registres graves et légers. Mais est-ce par hasard que *De jour comme de nuit* (titre annonciateur de celui du dernier film de vos amis les frères Dardenne) commence par une phrase qui pourrait être un incipit de scénario : « la dernière image serait celle d'un canal endormi sous la lumière d'automne » ?

Je dirais catégoriquement non. Vous devez beaucoup à Woody Allen, à Nanni Moretti et, même, à la comédie italienne en général. Et j'en détiens la preuve, par une marque de confiance que vous m'avez faite. À l'instar de notre consœur Lydia Flem, qui m'avait fait lire, au moment où je préparais mon discours de bienvenue, les épreuves de son superbe roman dont la sortie était imminente, *La reine Alice*, vous m'avez glissé en douce le tapuscrit de votre prochain opus. Le titre, déjà, annonce la couleur. Je me permets de le dévoiler car rien ne dit qu'il soit définitif. J'imagine parfaitement qu'un éditeur, à Paris (ou en Arles, où notre regretté confrère Hubert Nyssen vous a fréquemment hébergé à l'enseigne de sa collection « Un endroit où aller » qu'il a continué à diriger au sein

d'Actes Sud), ait quelque objection à admettre qu'un roman français porte un titre italien, dans ce cas *Una volta di piu*. Or, il se justifie à bien des niveaux. Parce que Venise, si chère à notre amie Dominique Rolin, en fournit en partie le cadre, parce que le scénario en est aussi bondissant que dans un film de Dino Risi, parce qu'il est endiablé comme une commedia dell'arte.

Ce livre qui fut en partie écrit en Italie, comme vous me l'avez confié, qu'on devine rédigé presque à la sauvette, sur des terrasses, dans des jardins publics, selon vos chères habitudes, a cette beauté dont Stendhal disait qu'elle est une promesse de bonheur. Truffé de péripéties comme *Le chapeau de paille d'Italie* de Labiche, il court comme le furet sans être pour autant étourdi, parce qu'il fait sa place au drame, et même à la tragédie. On y voit comme le marivaudage peut avoir sa face sombre et même fatale, combien il peut être périlleux de badiner avec l'amour.

Mais le plus séduisant de ce roman que vous aurez tous bien raison d'attendre avec impatience, c'est qu'il s'inscrit des plus habilement dans un paradoxe. Tout se passe en une semaine au cours de laquelle la femme du narrateur est envoyée en mission en Afghanistan, soucieuse seulement que son casanier d'époux prenne bien soin de leurs poissons rouges. Il aura bien d'autres soucis à se faire, le pauvre, en regard desquels une guerre menée au bout du monde sert tout au plus de toile de fond.

Si je me permets de m'attarder à ce roman qui n'est toujours, pour nous lecteurs, que virtuel, c'est qu'il illustre que votre entrée dans cette compagnie est tout le contraire d'un couronnement de carrière. Votre œuvre est riche non seulement de tout ce qu'elle nous a apporté, mais aussi de tout ce qu'elle nous réserve. Nous sommes heureux, vous comptant désormais parmi nous, de vous accompagner dans cette belle aventure.

Copyright © 2014 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jacques De Decker, *Réception de Jean-Luc Outers. Séance publique du 31 mai 2014 [en ligne]*,

Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2014. Disponible sur :

<www.arlfb.be>